



Les paroles prononcées font foi

Journées statistiques 2018

Statistiques et émotions

Madame la Conseillère nationale,
Monsieur le Président de la Société suisse de statistique,
Madame la Directrice de la statistique de la Ville de Zurich,
Monsieur le Directeur de l'Office statistique du canton de Zurich,
Monsieur le Président de la Corstat,
Chers invités de Suisse et de l'étranger,
Chers collègues,

Statistiques, émotions... Y a-t-il un lien entre ces deux notions, et si oui, lequel ?

Cette question était au centre de ces Journées statistiques. Comment des informations statistiques, établies par des méthodes scientifiques, peuvent-elles susciter une réaction d'indignation dans le public ? Que peut faire le statisticien, la statisticienne, quand le débat public s'écarte des données objectives et se laisse gagner par l'émotion ?

Je n'ai pas de solution toute simple à proposer. Je voudrais essayer ici de cerner d'un peu plus près la notion d'émotion pour examiner ensuite ses rapports avec la statistique, et surtout avec la mission qui incombe à la statistique publique dans notre démocratie.

La question me paraît importante. Ce qui est en cause, ce n'est pas seulement la statistique et les émotions, mais les interactions entre la statistique et les émotions dans notre système démocratique. Par « système démocratique », je ne veux pas dire seulement la « souveraineté du peuple », le fait de prendre des décisions à la majorité, mais cet ensemble complexe de règles et d'institutions qui nous permet de nous mettre d'accord sur la manière dont nous voulons, ensemble, marcher vers l'avenir. Un tel système comporte une pluralité d'opinions, mais aussi une pluralité d'émotions.

Que signifie donc le terme d'*émotion* et comment faut-il l'appréhender ?

Les émotions appartiennent au monde des sentiments. Loin d'être simples, elles forment un système complexe de perceptions et de valeurs dont la fonction est de sauvegarder notre équilibre physique et psychique. Pour être sûr d'être bien compris dans ce qui va suivre, je vais commencer par faire ici ce que tout statisticien aime à faire: former des catégories. Il existe plusieurs catégories de sentiments: les pulsions, les affects, les sentiments d'orientation, et les émotions proprement dites.

Je ne vous demande pas d'être d'accord avec ces catégories. Mais si vous voulez bien les accepter un moment, vous comprendrez où je veux en

venir. Laissez-moi donc décrire sommairement ces différents types de sentiments.

Il y a d'abord les pulsions, qui sont des signaux de l'organisme, par exemple la faim et la soif. Puis il y a les affects, qui, comme les pulsions sont innés, mais qui eux se manifestent à l'extérieur, par exemple dans le ton de la voix, dans les expressions du visage, dans les sourires ou dans les larmes. Je peux percevoir un affect sans connaître la cause qui l'a fait naître. La joie, la tristesse, la colère se voient facilement, même si l'on n'en connaît pas les raisons secrètes.

Plus intéressants pour notre propos sont les sentiments d'orientation. Ce sont, pour faire simple, les sentiments d'adhésion et de rejet. Ils prennent leur source dans nos expériences, dans les connaissances acquises et dans les conventions sociales. Ce sont par exemple les sentiments qu'on éprouve face à une œuvre d'art, ou ceux qu'on éprouve face à la transgression d'une règle morale. C'est une catégorie de sentiments que nous ne pouvons comprendre, chez les autres, que si nous partageons avec eux des valeurs communes. Les statistiques que nous publions, notamment sur les questions de société, suscitent souvent ce type de sentiment.

Enfin, il y a les émotions. Les émotions sont toujours des sentiments appris: confiance, courage, compassion, attention, mépris, ambition. On ne peut les interpréter correctement que dans leur contexte. Il n'est pas possible en général de dissocier le contenu d'une émotion de sa source ou de son interprétation. Ce qui cause une émotion, celui qui en est l'objet, et le pourquoi de cette émotion, sont intimement liés.

Une émotion peut changer si je prends conscience des raisons qui l'ont suscitée. Un sentiment de culpabilité peut se dissiper si je m'aperçois que rien ne le justifie. La culpabilité peut alors se changer en indignation. Un sentiment de réprobation peut se changer en compassion si je vois que, derrière la conduite que je réprouve, il y a une personne qui souffre.

L'important est que, même sous l'emprise d'une émotion, nous puissions nous entendre avec les autres dès lors que nous comprenons ce qu'il y a derrière leurs émotions. Sans les émotions et sans compréhension des émotions d'autrui, aucune vie en société ne serait possible.

Quand une statistique publique risque de susciter une vague d'émotions, la chose est généralement prévisible. À condition bien entendu d'avoir connaissance du climat émotionnel dans lequel vivent ceux et celles qui utilisent nos statistiques. Cette connaissance, on peut être tenté d'en abuser, et nous sommes ici conscients de nos responsabilités. Qu'il me suffise à cet égard de prononcer ces mots clés: *Cambridge Analytica* et *Charte de la statistique publique*. Voilà pourquoi nous avons un Conseil d'éthique qui nous accompagne dans l'accomplissement de nos tâches.

Mais je ne veux pas développer ici la question de l'exploitation ou de la manipulation des émotions. Mon intention est plutôt de montrer que la compréhension commune d'une situation, l'entente sur un cadre de référence commun, sont à la fois une nécessité et le fondement de nos activités de statisticiens publics.

Notre travail porte sur la réalité, laquelle est exempte d'émotions. Les réalités et les faits sur lesquels nous produisons des statistiques existent indépendamment de la manière dont on les perçoit, indépendamment des émotions qu'ils suscitent. La réalité n'a pas de personnalité.

En même temps, il est clair que le réel, pour nous les humains, n'existe que sous forme de perceptions subjectives. Celles-ci ne sont pas une image fidèle du réel, mais une interprétation personnelle des informations dont nous disposons sur les propriétés des choses qui nous entourent. Et chaque être humain, du fait de son expérience personnelle, aura une interprétation consciente ou émotionnelle différente de ce qu'il perçoit.

Généralement, ces différences ne portent que sur des détails, de sorte que les perceptions de tous sont dans l'ensemble comparables. Nous pouvons dès lors communiquer avec les autres sur nos perceptions aussi bien que sur nos sentiments et nos émotions. Cela s'appelle l'intersubjectivité, c'est-à-dire la possibilité pour plusieurs observateurs d'envisager et de comprendre un fait de la même manière, à condition de s'accorder sur la manière de le percevoir, sur la manière de l'appréhender et sur l'importance qu'il faut lui accorder.

Le statisticien se voit volontiers dans le rôle de celui qui s'efforce, par des méthodes scientifiques, de présenter au monde une image aussi réaliste que possible des faits observés. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que, même dans une démarche à visée scientifique, on choisit toujours un système de référence, le but étant d'observer les facteurs qui

entrent en jeu dans ce système, d'examiner comment ils évoluent, éventuellement de les mesurer.

Quel rapport, alors, avec la statistique ?

Une information statistique n'est rien d'autre qu'une image représentant un segment limité de la réalité. Pour peindre cette image, le statisticien prend une série de décisions – sur l'objet à étudier, sur la taille de l'échantillon, sur le moment de la mesure, sur la méthode de mesure. Du coup, ce segment de réalité, nous l'observons à travers nos propres lunettes.

Une première erreur à ne pas commettre, en parlant des émotions, serait de croire que l'image que nous avons peinte est la vérité, et que le choix qui s'offre à nous est entre des émotions et la vérité.

S'il n'y avait qu'une vérité, disait Picasso, on ne pourrait pas faire cent tableaux sur le même sujet.

On ne saurait mieux dire. La statistique ne peut pas faire autre chose que proposer une image du réel ou d'une portion du réel. Mais ce que la statistique publique peut toujours faire, c'est tendre vers la plus grande transparence possible. Comment ? En disant clairement que, pour produire nos statistiques, nous nous sommes accordés sur un ensemble de règles conventionnelles. Cela revient à faire voir de manière transparente les limites de la statistique.

Les comptes nationaux ne prétendent pas montrer l'activité économique dans sa réalité objective. Les comptes nationaux sont un système de conventions sur la manière dont on veut mesurer différents aspects de l'activité économique et effectuer des comparaisons dans l'espace et dans le temps. Les comptes nationaux ne produisent pas une vérité, mais un cadre de référence qui peut servir de base à des décisions de politique le temps. Les comptes nationaux ne produisent pas une vérité, mais un cadre de référence qui peut servir de base à des décisions de politique économique ou aux négociations des partenaires sociaux. Un cadre de référence peut toujours être remis en question. On peut en changer. Ne dit-on pas que « la seule chose qui ne change pas, c'est le changement » ? Aussi, avant d'utiliser les statistiques pour débattre d'une question, il faut s'entendre sur une cadre de référence et le réajuster.

Notre monde présente une infinité de facettes. Dans un monde aussi divers, il n'est pas facile pour une société de trouver des repères et d'aller de l'avant. Il faut se mettre d'accord sur *a)* quels problèmes se posent dans notre société, *b)* quelles solutions on peut envisager d'apporter à ces problèmes, *c)* pourquoi ces solutions nous semblent appropriées et pourquoi nous voulons travailler à leur mise en œuvre. Ici encore, le discours démocratique fonctionnera mieux si la confrontation des opinions et des émotions se fait sur une base commune, dans un cadre de référence donné. Alors nous pourrons non seulement débattre, mais trouver à nos problèmes des solutions démocratiques.

Les bases d'un discours démocratique

Nous avons dit, en parlant des émotions, que la vie en société ne serait pas possible sans faire preuve de tolérance pour les émotions d'autrui. Mais, je vous le demande, la vie en société serait-elle possible, dans un

pays moderne et développé comme la Suisse, sans faire des statistiques ?

Autrefois, dans les débats sur les questions sociales, sociétales et économiques, on avait pour cadre de référence un ensemble de normes et de principes admis par tous. Aujourd'hui, nos sociétés sont beaucoup plus pluralistes, soit par la variété des styles de vie, soit par la diversité des opinions qui se forment et qui s'affrontent sans cesse dans les médias sociaux. Il est bien plus difficile, dans ces conditions, de s'entendre sur une base commune. Mes émotions s'exprimeront avec d'autant plus de force que ma perception subjective ne coïncidera pas avec ce que la statistique me dit de tel ou tel segment du réel. L'arrivée des médias sociaux a accentué ce phénomène. Les possibilités d'influencer – et de manipuler – les perceptions subjectives des uns et des autres ont fortement augmenté. Jamais l'individu n'avait été exposé à une telle multitude d'influences. On en arrive vite, dans ces conditions, à douter plus volontiers des statistiques que de ses propres représentations subjectives.

Comment contrer cette évolution ? Une possibilité serait de parler plus haut et plus fort, de manière à couvrir la voix des autres. Est-ce la solution ? Attirer l'attention par un bon marketing, c'est certes indispensable. Mais ce qui est encore plus important, c'est de communiquer pour faire connaître la *valeur* de nos statistiques pour l'État et pour la société.

Produire des chiffres plus rapidement et à moindres frais, c'est moins

important que de garantir leur qualité et leur objectivité. D'autres seront toujours plus rapides et moins chers que nous. Certes nous pourrions, à court terme, gagner aussi quelques points sur ce terrain-là. Mais à plus long terme, ce serait contre-productif. Pour nous, l'effectivité précède l'efficacité – ce qui ne signifie pas qu'il ne faille pas toujours tendre vers les deux à la fois.

D'abord, nous devons être conscients que les statistiques peuvent susciter des émotions, et que ces émotions seront d'autant plus véhémentes que nos résultats s'écarteront du sentiment subjectif des gens. Nous devons donc accomplir un travail de communication pour expliquer aux utilisatrices et aux utilisateurs de statistiques toutes les réflexions qui se trouvent derrière les résultats publiés. Car je suis persuadé que plus les gens comprendront ce que nos chiffres signifient – et ce qu'ils ne signifient pas – plus ils seront disposés à les utiliser pour dialoguer les uns avec les autres.

C'est vrai aussi et surtout pour ceux qui se montrent critiques face à nos résultats. Je suis persuadé que nous pouvons faire quelque chose pour développer la « culture statistique » dans notre pays. Notre pays a besoin de beaucoup de gens qui sachent manier des données et des statistiques, qui soient capables de les interpréter et de les utiliser dans un discours argumenté. Cette tâche incombe certes au système d'enseignement, mais je pense que les statisticiens du domaine public feraient bien eux aussi de devenir ici plus actifs.

Croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent.

André Gide

Plus les utilisatrices et les utilisateurs de statistiques auront un regard critique sur les données qu'on leur présente, plus nous pourrons tirer avantage, sur le marché de l'information, de nos principes méthodologiques et de la haute qualité de nos processus de production. Dans le monde du football, il est bon que les règles du jeu ne soient pas connues que des joueurs et des arbitres, mais aussi des spectateurs. De même, en statistiques, il faut que le public sache que les nomenclatures et les définitions que nous utilisons sont le résultat d'un processus de concertation.

J'ai déjà dit, dans d'autres discours, que la statistique publique doit faire en sorte d'être considérée comme un phare. Non pas un phare qui voudrait imposer à tous un cap, mais un phare qui serait un point de repère dans le débat démocratique, et, par gros temps, une aide à la navigation. Les utilisateurs – la société, les responsables politiques, les agents économiques – doivent être sûrs de pouvoir nous faire confiance; ils n'hésiteront pas alors à utiliser nos statistiques dans leurs débats; et il faut aussi – dans le cadre de leurs perceptions subjectives – qu'ils soient capables d'interpréter les chiffres.

Il n'est pas bon, dans une démocratie, d'accorder plus de crédit à ceux qui n'ont pas à rendre compte des chiffres qu'ils publient et qui prétendent détenir la vérité, qu'à ceux qui produisent des chiffres selon des méthodes transparentes, en faisant voir toutes les difficultés inhérentes à la production de ces chiffres.

Comment agir, ensemble, pour que la statistique retrouve la considération qu'elle mérite ?

J'ai là-dessus déjà évoqué quelques éléments. Qu'on me permette de les résumer brièvement.

Premièrement, je pense que toute réflexion sur le rôle de la statistique publique dans un système démocratique est de nature à faciliter aussi la gestion des émotions. Naturellement, il faut prêter attention à ce que font nos concurrents sur le marché de l'information. Mais en fin de compte nous ne pouvons échouer que si nous perdons de vue ce qui constitue le cœur de notre mission.

Deuxièmement, il faut éviter d'opposer émotions et vérité. Ce qu'il faut faire, c'est montrer que notre travail statistique s'appuie sur un fondement rationnel, lequel a été posé d'un commun accord dans le cadre d'un dialogue transparent.

Troisièmement, nous devons, dans ces processus de dialogue, oser nous approcher encore davantage de tous les acteurs intéressés. Nous ne pouvons pas servir de cadre de référence au débat politique si nous ne sommes pas prêts à resserrer encore le dialogue avec tous – ne serait-ce que pour savoir quelles sont les problématiques qui les intéressent.

Enfin, Mesdames et Messieurs, il est des émotions que nous devons veiller à ne pas oublier: celles que nous éprouvons dans notre travail de statisticienne et de statisticien. J'ai moi-même éprouvé beaucoup de plaisir au cours de ces journées statistiques. La passion avec laquelle les questions statistiques ont été discutées ici me persuade que la statistique publique de la Suisse est sur la bonne voie pour affronter son avenir.

Les émotions sont plus que de simples affects, et les informations statistiques plus que de simples chiffres. Comme les émotions, enfin, les statistiques mettent de la couleur dans la vie.

De tout cœur, je remercie les organisateurs de ces Journées passionnantes, et tous ceux et celles qui y ont participé.

Merci de votre attention.